

A n'en plus finir

Jacques Brault

Volume 9, Number 6 (54), November–December 1967

De l'érotisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1967). A n'en plus finir. *Liberté*, 9(6), 2–7.

à n'en plus finir

Pourquoi ce numéro consacré à l'érotisme ? On m'a posé la question avec ironie ou agacement. Les textes ici rassemblés offrent ma foi une bonne réponse. Mais encore ? n'est-ce pas vanité ou vacuité d'"intellectus", toute cette attention détournée, sans profit apparent, des ruses, des violences qui ont cours un peu partout, et toujours à l'encontre des moins rusés, des moins violents ? De *Lui* à *Playboy*, en passant par les "bibliothèques d'érotologie", les *Planète*, les *Janus* et autres *Sexus* de pacotille, la mesure devrait être comble. D'autant que des revues fort sérieuses comme *Esprit* et *Arguments* ont naguère réservé des pages et des pages à l'amour-érotisme-sexualité. Ça ne suffit pas ? La revue *Communications* a réalisé un ensemble scientifico-assommant sur "la censure et le censurable"; aux U.S.A., les magazines prolifèrent, plus tétonnants les uns que les autres, et depuis Kinsey notamment les enquêtes ne se comptent plus qui, avec des techniques mieux que jamesbondieusardes, espionnent les allées et venues des hormones para, péri, infra, pseudo, quasi, supra, crypto, patati, patata, sexuelles. Vous en voulez toujours ? La Suède, patrie de l'asepsie génitale (adieu, prix Nobel), se penche avec une sollicitude émue (enfin, pas trop) sur ses "minorités sexuelles", vous savez tous ceux qui ne sont pas hétérogènes, et voilà que l'Angleterre s'émeut à son tour : histoire de se consoler de ses déboires économiques, elle ouvre son marché commun insulaire aux homogènes et au-

tres indigènes sans reconnaissance légalement sexuée. Le Québec lui-même y va de sa contribution : le *Quartier Latin* publiait, l'an dernier je crois, une livraison, excellente, sur l'érotisme; on annonce pour bientôt des cours de sexologie et les cotes morales du catholiquement débaptisé Office des communications sociales deviennent plus discrètes et partant plus aguichantes pour les voyeurs qui en avaient plein la vue. Donc, pourquoi mettre *Liberté* dans ce fourre-tout de l'érotisme ?

Nous n'en aurons jamais fini avec Eros. Les définitions des dictionnaires, spécialisés ou non, comme des filets déchirés laissent fuir l'ombre d'une réalité mouvante — ou intolérable. Je me suis promené dans ces lieux meublés de mots étranges, parfois laids à faire peur; entre l'érotisation et l'érotomanie grimaçait un érotogénotropisme qui m'a redonné le goût du cinéma d'horreur. Quant aux experts de la chose, j'en ai consulté quelques-uns, timidement. Mon Eros et moi, ils nous ont fait asseoir entre deux amours de "distinguo", *Philia* et *Agapè*, vieilles tantes portées sur les bonnes oeuvres et dont les bajoues de guimauve tremblotaient de sublimation. Ces masques de l'amour s'appellent aussi, sans vergogne, amitié et charité. Eros, lui, n'a pas belle figure; on le farde ou on l'écorche. Il doit choisir : ou le génital, ou l'angélique. Dissociation imputable à la "baisse du seuil d'excitabilité érotique", comme disent les doctes en la matière, et vraiment on peut convenir que la rhétorique sexuelle n'abuse actuellement ni de la litote, ni de l'allusion.

L'entreprise forcenée de mettre Eros à nu ne date pas d'hier. La sculpture indienne, la peinture romaine, précédées d'ailleurs des vénus paléolithiques, accompagnées et suivies des innombrables rites initiatiques, tapissent l'horizon de l'histoire d'une vaste obsession vagino-phallique. Même le moyen âge qui a si mauvaise presse chez les esprits éclairés à la vessie du Progrès, a fait chorus : Alain de Lille et Bernard Sylvestre, dans des ouvrages assez sévères, entonnent une louange en l'honneur des organes génitaux, et *Le Concile d'amour de Remiremont*, poème latin du douzième siècle, se délecte à raconter les orgies d'un couvent de moines en Lorraine.

Eros cependant demeure énigmatique. Ni le charme, ni la condamnation n'en viennent à bout. Tabou transgressé, il en impose toujours; on le croyait enfui, mort, oublié, il reparait dans les soucis quotidiens, rose de plaisir et d'inquiétude, aussi rose qu'il est noir dans les grandes messes de la célébration sado-masochiste.

On connaît la triade idéologique du bonheur self-service : santé, jeunesse, beauté. "La vie en rose" n'est plus le titre d'une chanson-lavasse, c'est le slogan d'une civilisation lamartinienne. Le temps suspendra son vol, il cessera de vous consommer, chers consommateurs, si vous suivez, à peu de frais, ces trois conseils : maigrir, se détendre, procéder régulièrement à la réfection des surfaces et au ravalement de la devanture. Les résultats dépassent les plus folles espérances, l'hermaphrodisme qui court les rues le prouve à l'envi. Et se multiplient, dans le même temps suspendu, les nonophytes du voyage psycho-chimique ("Fly LSD, partez maintenant, payez plus tard"), nouveaux Icares qui ne risquent pas de tomber de bien haut : ils effectuent leur vol dans un lit, dans un fauteuil ou sur le plancher. Ils veulent voir, voyez-vous ça, le fin du fin de la conscience inconsciente, le soleil mirifique des culs-de-basse-fosse. Comment s'étonner que la femme et l'homme soient en passe de devenir l'une pour l'autre non plus objets, mais signes de désir ? Les signes ont l'avantage sur les objets de ne pas encombrer le corps, de ne pas contraindre aux nécessités de l'appropriation; avec eux il y a moyen d'être tout à soi, sans risques ni complications. L'onanisme ignore les ennuis de la séparation, de la jalousie, de l'attente, et mieux que la chanson il affirme que les amoureux sont "seuls au monde" puisque par la grâce de l'érotisation des signes chacun peut être à soi-même, en tout lieu et à tout instant, son propre coup de foudre, sa propre révélation érotico-magique. Ce bonheur sur mesure, à la fin, coûte très cher. Car il satisfait; et il abandonne le consommateur de signes au malheur de vivre sans avenir. "L'horreur renforce l'attrait", ce mot de Georges Bataille suggère que le rose poussé à bout tourne au noir. La transgression des interdits, devenant le lot commun, devient aussi la loi commune. Le désir comblé erre en peine, nulle aventure ne s'offre qui le délivrerait de

l'ennui de ne plus devenir, et tout ça, dirait mon grand ami McLuhan, c'est la faute à Gutenberg.

"De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort." Cette définition de Bataille en vaut bien d'autres; elle donne à penser qu'entre Eros et Thanatos la lutte reste sans victoire. La censure par excellence, la prohibition de l'inceste (j'entends Baudelaire: "Mon enfant, ma soeur"...), les mystiques de la confusion fumeuse s'y opposeront en vain, elle n'a jamais existé que par la peur de l'Autre vraiment autre; et vaine aussi sera la démystification des adeptes de la farce à double sens et qui font ouaf ouaf dans un rire confondu avec l'aboiement. Il y a une tristesse du sexe, au-delà et en deçà de la sexualité même affectivement valorisée, une tristesse de ne pas pouvoir ne plus finir :

Or ne hais rien tant com le jour,
ami, qui me despart de vous !

plainte d'une vieille chanson d'aube qui porte le témoignage qu'après les petites morts nocturnes, dites d'amour, la mort sans qualificatif naît avec le jour. Voilà le seul interdit qui ne mente pas sur ses intentions. Le projet de détruire l'autre se révèle comme auto-destruction. Fini de rire et de pleurer sur un sexe d'emprunt. La publicité titillante, le cinéma d'alcôve, les "happening" agace-mitaine et autres croque-minettes pour enfants-vieillards peuvent ralentir le rythme. Il est temps de passer au vestiaire, de remettre sa peau d'angoisse et, saoulé de fatigue, d'aller dormir enfin rêvant qu'on ne s'éveillera plus à sa différence.

Mais Eros ne meurt pas. Sur la bouche d'ombre de sa propre mort il y a comme l'annonce d'une naissance. On dirait un commencement de sourire. C'est qu'Eros n'éprouve qu'insouciance envers les ruses de la pureté, il sait d'expérience que le meilleur au pire se mêle, l'échec à la réussite. Les puritains de tout acabit ne comprennent pas cela; enragés de l'unification à tout prix, ils absorbent la diversité par le haut ou par le bas. Purification signifie mise à feu — et à sang. Rose ou noir, pansu ou squelettique, l'érotisme alors s'assimile à une croyance oppressive. Joie de vivre, plaisir d'être au monde, les concepteurs

de la satisfaction en pilule vous en font un marché aux puces qui se piquent d'être décomplexées, tandis que les ratiocineurs du haut de leur pensoir électronique vous les regardent comme des déviations du bon ordre structural. De toute manière, Eros est suspect de toujours tout déranger. On s'imaginait l'avoir refoulé dans les marges de l'existence normale, il allait servir d'amuse-gueule aux mal nourris, de justification à l'injustifiable fiasco des désespérés, des vaincus de naissance, des morts d'angoisse, des prolétaires du coeur, il allait servir de bouche-trou aux trous de savoir que creusent les subjectivités personnelles et collectives dans le concept absolutisé. Vraiment ?

On aura beau se dénuder jusqu'à la moelle des os, procéder à de subtils calculs dans le rhabillage progressif, rien n'y fera : Eros ne se montre pas à découvert ni se se dissimule dans le faux-semblant. Il n'est jamais que de passage, dans le même instant il cesse et commence de vivre, voilà qui énerve les érotologies officielles et clandestines, chacune à sa façon désireuse de l'insérer dans leur litanie commune: fétichisme, zoophilie, vampirisme, nécrophilie et autres galipettes du sous-nombril. Eros est la contradiction même et il échappe aux contradicteurs, il brûle à froid comme le sel de la petite semaine, il corrode les discours de politesse, éternue dans les silences extatiques, il ponctue la continuité quotidienne — le journal, la télévision, les mots d'ordre, grande vente au balai, l'art de se faire des amis sans ennemis, baisse de la fièvre rouge au Vietnam, psychanalyse améliorée pour les Américains qui broient du noir — d'une virgule d'émoi comme soudain sans crier gare l'ironie s'ébroue de toute sa pudeur dans un esprit innocent, un coeur inspiré, dans une légèreté du corps beau oui avec son élan d'aimer, sa nostalgie d'immortalité.

Aussi pauvre que riche, Eros s'allume de convoitises insouviées; son infini dénuement le pousse à la perpétuelle invention. Il va, tendu vers l'avant, halluciné de passion, il ne se retourne jamais ainsi que les eaux courantes après la pluie, et les entremetteuses de caresses programmées pourront se taper la mécanique au tiroir-caisse, Eros ne sait pas compter. Chercheur de justesse, il ignore la feinte, mais non le jeu. Ni vraiment triste, ni joyeux vraiment, il se divise entre la confiance

et la lucidité; sa quiète folie l'empêche de ronronner dans le juste milieu, son humour lui déconseille l'agressivité confortable de l'extrême. Il sait bien qu'il est l'amour inachevé, il le sait et il en doute encore aux haltes que lui ménage la poésie voyageuse du désir.

Merveille d'amour, larve de bêtise, c'est l'humain. "A travers la mer blanchissante, poussé par le vent du Sud, il s'avance et passe sous les vagues gonflées qui mugissent autour de lui." Le Sophocle d'*Antigone*, à demi-rongé de légende, parle encore, en avant de nous, d'une réalité, trouble et transparente, à inventer : un homme et une femme qui s'aiment. Eros pourrait correspondre dans ce souhait multi-millénaire à la douce et dure confiance qu'un jour le sexe ne sera plus chose, objet, signe d'anéantissement et de dérision, appendice et repli de fatalité, mais la signature, simplement, d'un corps façonné par et pour le partage du meilleur comme si, l'instant nécessaire d'habiter tout le temps, nous nous reconnaissons sur les figures du monde, une espèce de tremblement du banal épousant, ébloui, le plus rare, la chair, ni belle, ni jeune, ni saine, s'éprouvant malgré tout comme une promesse tenue. Eros alors prendrait son repos, et nous pourrions nous taire. Homme ou femme, cela n'aurait plus d'importance puisqu'aussi bien suffirait-il d'aimer quelqu'un, comme soi-même, pour qu'il se mette à exister. Mais je divague au gré d'une espérance tendue à se rompre. Nous sommes toujours au moins deux — et d'abord en chacun. Là est la tristesse du sexe, et la joie inventive d'Eros; "l'un est blanc, l'autre noir, c'est la distance" (Villon) qui fait du plus fol amour une raison en sursis.

Coupable d'innocence, Eros n'aura semble-t-il jamais de repos, de nom, d'appartenance; il n'aura que des tâches auxquelles il vaque entre des enfants bien et mal venus — ou pas venus du tout — bientôt en allés. Homme ou femme, il se recommence à neuf avant de s'être achevé, il songe que la vie est un songe éveillé, une fureur blessée de tendresse, un cri murmurant que Toi enfin, ma vérité incertaine en l'Autre, tu sois, selon la parole de Jouve qui mit le bonheur au féminin, "uniquement heureuse". A n'en plus finir.

JACQUES BRAULT